

De nos lecteurs:

D'Une Littérature franco-ontarienne

Claudette Broucq

France

L*ittéRéalité*, dans son numéro spécial du Printemps 1992, consacre ses pages aux «Nouvelles Voix de la Littérature Franco-Ontarienne.» Comme l'exprime Sergio Villani dans son Editorial, pour la littérature franco-ontarienne «Etre» c'est enfin sortir du «Paraître,» exister en tant que littérature francophone chargée d'une spécificité, celle de s'affirmer dans son identité ontarienne et ainsi se distinguer «des autres littératures canadiennes d'expression française,» selon Hédi Bouraoui et Jacques Flamand dans *Ecriture franco-ontarienne d'aujourd'hui*. Bouraoui et Flamand se sont attachés à faire le point sur la littérature de l'Ontario. Paradoxe notoire dans ce contexte: cette oeuvre, fruit d'un travail «considérable et nécessaire,» comme le note Henri-Dominique Paratte, et composée par deux francophones d'origine française, se voit gratifiée, par ce critique, de *fast food* et de *hamburger!* Celui-ci nous apprend qu'elle contient une trentaine de noms et que d'autres auraient été laissés pour compte, et non des moindres. Or les auteurs consultés — notons qu'Hédi Bouraoui est qualifié d'«Ontarien d'origine tunisienne,» alors qu'il est également périgourdin de bonne souche par son lignage maternel — nous précisent que les soi-disants «oubliés» auraient purement et simplement exprimé leur refus de figurer dans ce volume, non présenté par ailleurs comme une anthologie. L'attitude de H.-D. Paratte frôle le paradoxal, faute de renseignements précis. On doit cependant lui reconnaître le courage d'exprimer son opinion et d'en assumer les conséquences. Il a «finalement aimé ce livre ... bien trop beau.»

Après cet essai, nous sommes tout de suite interpellés par une question cruciale, celle du profil et de la souffrance du Franco-ontarien privé de son identité, décrit par Fernand Dorais, («l'un des plus importants penseurs de l'Ontario français» selon François Paré), «scribe,» «chroniqueur» mais aussi «symbole de notre absence de nom.» Dorais n'hésite pas à manier, sans précaution, la terminologie psycho-pathologique: «névrosé,» «castré,» «infantilisé,» «compulsion d'échec,» «folie,» «angoisse.» Heureusement, en 1968, il entrevoit un espoir, à la fois dans la philosophie nietzschéenne et dans la recherche d'un endroit où le Franco-ontarien puisse poser son bagage. Et là, «l'acculturé,» le «minoritaire émasculé» se trouve enfin une patrie: son discours. Discours-détour, ce contournement qui lui fait aller chercher une solution loin du lieu du drame, dans ce Nord justement, juste-milieu qui permettra l'implantation des racines.

Enracinement trouvé dans le bain de fraîcheur du conte franco-ontarien, ce discours de l'homme libre qui sait se guérir lui-même par la catharsis du récit dans lequel s'annihile l'oppression du pouvoir politique et religieux, trouver le moyen de maîtriser le diable, donc se maîtriser soi-même en accédant naturellement à son statut d'adulte par la voie du conte enfantin. Se prendre en mains, voilà la solution sans aucun doute du problème de l'identité populaire.

Et peu importe le moyen, pourvu que soit trouvée justement cette identité vitale. Pour Pierre Karch, dans son roman *Noëlle à Cuba*, c'est la quête hors frontières. C'est dans la récréation que l'on se re-crée, loin de chez soi, «le voyage permet de refaire l'identité, les vacances n'étant rien de moins qu'une fiction forgée par celui ou celle qui est loin de son foyer» (Marie Hélène Ross); tandis que pour le poète Claude Pierre, vu par Jacqueline Beaugé-Rosier, c'est la terre d'exil, en l'occurrence Haïti, qui vit au coeur de l'oeuvre» dans la réalité douloureuse de sa récente libération et de son dénuement. Partir, quitter la mère-patrie et la célébrer par la levée symbolique des verres du *Coup de l'étrier*.

Autre voix, autre manière, celle de ce «Chien» dans la pièce de Jean-Marc Dalpé. Animal qu'on ne voit jamais mais dont la voix occupe un espace sonore. Ce chien qui «fait sentir sa présence comme une force haineuse» qui dresse l'un des personnages contre son père et le pousse à partir en Amérique. Contrairement à Noëlle, Jay ne pourra pas se définir en Californie. Il se retrouve entre deux frontières, sans avoir conquis une patrie après avoir perdu la sienne. Et s'il la retrouve, c'est différemment, elle ne lui appartient plus, son pays est à refaire. «C'est la réalité des Franco-ontariens et des Québécois qui se sont tout de suite reconnus dans cette pièce» (Marie O'Neil-Karch) présentée à Québec en 1987 par le Théâtre du Nouvel Ontario dans le cadre du Sommet de la Francophonie.

Avant que nous soient proposées les pages consacrées à vingt deux poètes, nous découvrons la littérature orale des Eskimos, présentée par Pierre Léon. Transition, porte ouverte sur les textes suivants qui fait entrer dans le monde de la poésie-chant des Inuits. Poésie simple, si belle par sa fusion avec la nature, la vie quotidienne, sa spontanéité, «Je plume les feuilles de saule / Je plume la mousse et les brindilles / Et voilà que ça me rappelle / La barbe du grand loup.» Poésie des âmes pures, dépolluées de tout enfermement culturel.

Espoir de retrouver dans les textes de nos contemporains une émotion semblable, qui n'est pas toujours au rendez-vous. Et pourtant... Devant le Harbour Light / Des itinérants font la queue / Y compris des enfants. — Sur la rue Yonge la nuit / Un drogué Iroquois m'accoste. La vie au quotidien, mais dans un contexte différent. Et l'influence directe / Depuis tantôt trois lunes / Mon homme s'en est allé / Chasser l'ours et le phoque / Il ne reviendra plus, / preuve, s'il en était besoin, de la contagiosité poétique...

La plupart des poètes appartiennent à l'élite intellectuelle franco-ontarienne, d'où un regret, dans cette revue, de l'absence d'une poésie en langue française autre que

celle qui relève de l'oralité et de son appartenance à un terroir. En Ontario, seuls les universitaires seraient-ils aptes à se fondre dans le monde des poètes de langue française? Qu'il me soit permis, à ce sujet, de m'appuyer sur l'exemple de Christine Guénanten, poétesse bretonne réputée, peu scolarisée, qui s'étonne et s'émerveille de se sentir «habitée par le divin de la poésie» alors qu'elle se reconnaît elle-même comme inculte. L'océan roule ses lumières / Jusqu'à l'embryon du soleil / En ce jour jaillit l'espérance / Surgit la poésie vivante / ... (*Au Clair obscur de l'aube*).

Ce voyage au coeur des pages de *LittéRéalité* se termine par l'émergence, au sein du monde de la poésie, de l'oeuvre de deux des poètes cités par le biais de la critique de leur dernier ouvrage: Jacques Flamand et Hédi Bouraoui. Juste hommage pour une juste cause qui boucle la boucle et nous fait revenir à l'origine. Jacques Flamand fait éclater la poésie en la rendant «plurielle,» en ne la scindant pas du «mystère créateur» (Hédi Bouraoui). Quant à ce dernier, son recueil «*Arc-en-terre,*» malgré l'apparent ancrage dans la réalité induit par le titre, incite le lecteur selon Lélia Young, à découvrir des «lois sous-jacentes» éloignées d'un «code normatif.»

Ce numéro spécial de *LittéRéalité*, équivalent à un faire-part de naissance, atteint son but, celui de faire adhérer le lecteur à cette «Réalité,» celle de l'implantation d'une littérature française en Ontario. Littérature riche parce que nourrie de l'enthousiasme de «frustrés» qui veulent faire entendre leur voix, littérature jeune par le côté thématique de la quête, qui, passé le «complexe du homard» de l'adolescent, est en train de trouver sa vitesse de croisière et son statut de mère nourricière des générations futures.